

tatiques fut faite, à Dijon, par Guyton-Morveau qui, jeune encore, débutait dans la carrière des sciences physiques et chimiques qu'il a illustrées : la médecine et la chirurgie y étaient pratiquées avec une rare habileté. L'Académie des sciences, arts et belles-lettres était alors un fait entouré d'une immense considération, bien que sa création ne remontât pas au-delà de ce XVIII^e siècle ; elle répondait à un besoin de littérature et de préoccupations scientifiques, elle avait de nombreux échos dans la société, même avant l'illustration accidentelle et fortuite que lui donna le concours où J.-J. Rousseau prit part. Mais, ce qu'on entendait, ce que l'on faisait, ce que l'on comprenait encore le mieux à Dijon, c'était la conversation, la causerie, l'art d'être aimable en société.

La révolution de 1793 a enlevé à cette cité jusqu'aux situations honorifiques qu'elle avait gardées. Dépouillée jadis par la réunion de la province au royaume et la chute du trône de la belle Marie de Bourgogne, ruinée par les événements politiques qui ont changé les mœurs et les institutions du pays, cette ville n'a plus de vie aujourd'hui que par sa continuelle attention à suppléer aux choses qui lui manquent, par les prétentions de tous les êtres déçus. — Quelques hommes opulents et titrés, quelques existences à grand fracas de gens, de chevaux et de chiens, qui consentent à y passer trois mois d'hiver, quelques chanoines d'une église cathédrale pauvre et nouvelle, une cour royale, un général divisionnaire, un recteur d'académie, un préfet, des chefs d'administration, ne remplacent pas des grands seigneurs, des abbés commendataires, un parlement de Bourgogne, un prince-gouverneur, pour ne parler que du Dijon du XVIII^e siècle.

Il n'existe pas de ville, en France, dont la perspective générale, embrassée des verdoyantes hauteurs de Talant, de Fontaine-Saint-Bernard, de Saint-Apollinaire, offre une plus